

MAMBI LAFRICAIN MAGASSOUBA



Sadakal

(les sacrifiés)



« C'est à force de périr le mot nègre sorti tout armé
du hululement d'une fleur vénéneuse. »

A. CÉSAIRE

À toute ma grande famille africaine,
À l'amour inébranlable que je vous porte.

MLM

I

Serein et captivant, ce jour-là, le soleil glissait lentement à l'horizon, il paraissait avoir atteint son nid. L'odeur du crépuscule se répandait sur notre paisible quartier, Akafokakè, et nos pêcheurs, épuisés par le tumulte des océans, séchaient leurs maigres gains au feu de bois. C'est dans ce décor coutumier et propre à notre quartier que Bouboudi, perché à la véranda de la maison familiale, aperçut pour la première fois un jeune albinos du nom d'Afakoudou.

Afakoudou était tout sec, avec un visage extrêmement marqué. Ses yeux, rougis par le long voyage qu'il venait d'effectuer, paraissaient se dégager de leurs orbites ; ses vêtements sales cachaient un corps squelettique qui exigerait la pitié de tout œil qui s'arrêtait sur lui. Il se traînait, aidé de ses jambes arquées, l'une plus fine que l'autre ; il portait sur son dos un énorme sac en cuir de chèvre dans lequel il avait compressé vêtements, ustensiles et nourriture. Il semblait perdu, son regard et son attitude le certifiaient.

Bouboudi l'observait pendant que le jeune homme sillonnait des rues caillouteuses et étroites qui lui étaient alors étrangères. On aurait dit qu'il cherchait son chemin dans un labyrinthe ; il passait et repassait sur les mêmes voies, certainement sans se douter de rien. Il avançait tête baissée, à pas hésitants ; la fatigue avait petit à petit fini par avoir raison de son corps dépourvu de chair.

Bouboudi commençait à s'interroger sur l'identité de ce bonhomme. Comment peut-on tourner en rond plusieurs heures durant ? Pour lui, quelque chose n'allait pas mais, seul, il n'eut pas le courage d'aller voir de plus près. Il continua donc à l'observer, étourdi par un air de vrombissement d'insectes invisibles, la nuit s'échappant peu à peu du bras de fer crépusculaire, réclamant au jour le temps qu'il lui doit.

Afakoudou arrivait à épuisement, cela faisait plus de trois heures qu'il allait au hasard ; son corps exprimait sa souffrance, il se rabougrissait. Il souffla un instant sous un papayer à proximité de la clôture d'un vaste domaine, propriété d'un riche commerçant qu'on appelait M. Madidi et qui, paraît-il, avait fait fortune dans le diamant. M. Madidi était un vieil homme d'environ soixante-dix ans et était très respecté des gens du quartier. Il était fréquemment sollicité par ceux-ci qui, au fil des ans, avaient fait de lui l'assistant social numéro un. Il vivait trois mois au pays et passait le reste de l'année à l'étranger. On racontait qu'il avait des biens immobiliers un peu

partout dans le monde : aux États-Unis, au Canada, en France, en Italie, en Chine, au Qatar, en Arabie saoudite, en Angleterre, etc. Ses enfants aussi vivaient à l'étranger, en Angleterre, où ils suivaient leurs études dans une université prestigieuse. Ils y allaient depuis leur enfance, leur père ayant souhaité leur épargner la pollution qui gagnait petit à petit du terrain dans cette ville en chantier. Ils étaient chacun de mères différentes ; treize au total, dont neuf filles. Malgré ses bonnes intentions envers les déshérités, le vieil homme demeurait, aux yeux de certains, quelqu'un de biscornu et manipulateur.

Le jeune Afakoudou s'était endormi. Il avait pris le temps de sortir de son sac crasseux un képi, qu'il avait posé sur son visage afin de protéger ses yeux des reflets lumineux qui provenaient des énormes lampadaires qu'avait installés le riche homme d'affaires sur toute la ruelle qui bordait sa propriété. Cette ruelle était désormais déserte, ses habitants étaient cloîtrés chez eux et avaient libéré leurs chiens, qui restaient en cage toute la journée.

Afakoudou sursautait, agitait son képi au-dessus de lui, pour chasser les insectes qui le dévoraient. Il se frottait le corps et se rendormait aussitôt. Il répétait le même mouvement à chaque piqûre et cela commençait à l'agacer ; il subissait, sans savoir où aller.

Bouboudi décida d'aller lui parler, ayant pris le dessus sur ses peurs ; le jeune homme qui s'endormait lui paraissait finalement inoffensif. Il prit quand même

quelques précautions, il ne voulait être surpris. Il descendit les longues marches qui le menaient à la cour du foyer familial et avança, poussé par un vent fort qui lui plaquait dans le dos le t-shirt moulant qu'il portait, laissant paraître la forme de la lame qu'il camouflait. En quelques secondes, il avait traversé la grande cour, franchi le portail et atteint la rue. Plus il avançait vers ce corps mort, plus il précisait ses pas. Arrivé à sa hauteur, il se pencha, l'air de l'admirer, quand une forte odeur de pourriture pénétra violemment ses narines. L'odeur forte et nauséabonde émanait du sac, autour duquel voltigeaient des moustiques enragés. Bouboudi recula un instant, le temps de se vider les poumons et de reprendre son souffle. Il se mit à environ dix mètres d'Afakoudou, pour ne pas le réveiller par ses étouffements frénétiques. Soudain, à l'horizon, de gros phares de véhicules bruyants projetèrent leurs éclats. Afakoudou en fut alerté dans son sommeil. Il se mit debout, droit tel un soldat, et accompagna les 4x4 du regard sans broncher. Il s'agissait de M. Madidi et son cortège de gardes du corps. Ils les dépassèrent à toute pompe, soulevant un énorme nuage de poussière qui rendait la vue difficile. Il était de coutume chez M. Madidi de marquer ses arrivées. Il était entre deux véhicules pick-up garnis de soldats loués à l'armée et, comme à son habitude, lui étaient scellées au visage des lunettes de soleil, qu'il portait de jour comme de nuit. Sa bouche dessinait un sourire fier et dédaigneux, ce qui peut exister de plus odieux chez un homme.

Les véhicules interrompirent leur parcours à plusieurs mètres des deux jeunes hommes, à cent pas du domaine de M. Madidi. L'un de ses gardes du corps, un colosse d'une trentaine d'années, kalachnikov à l'épaule, revint vers les jeunes en pressant le pas. Il avait l'air de rapporter un message qu'il répétait d'ailleurs tout en gambadant. Une fois avec eux, il chuchota à l'oreille d'Afakoudou en prenant la précaution d'éloigner Bouboudi. Il fit à ce dernier un geste de la main que celui-ci se pressa d'anticiper. Il n'eut d'ailleurs pas osé croiser son regard, quel risque cela aurait été ! A Akafokakè, on ne regarde pas dans les yeux d'un homme en uniforme, on tend l'oreille et on fixe le sol. L'homme murmura quelques secondes à l'oreille d'Afakoudou qui lui répondit, tout tremblant, par des hochements de tête. Il finit par ramasser le sac du jeune homme et rebroussa chemin, gambadant comme il était venu. Bouboudi soupira de soulagement. Les véhicules repartirent et Afakoudou les suivit à pied. Il ne manqua pas de se retourner plusieurs fois, croisant ainsi le regard étonné de Bouboudi. Il paraissait évident que venait de naître, à cet instant, une sorte d'affinité entre les deux jeunes hommes. Ils avaient fait connaissance et s'aimaient certainement depuis ce jour, sans même avoir eu le temps de piper mot.

Cette première nuit à Akafokakè, Afakoudou la passa chez M. Madidi, dans son immense domaine. Ce fut certainement la plus confortable de sa vie. Dès

leur arrivée dans la grande cour, un boy se pressa vers eux. Il avait reçu l'ordre de conduire le jeune homme dans une des chambres situées au dernier étage, qui n'était jusqu'alors habitée que par M. Madidi. C'était une chambre plutôt sobre. Il fallut une bonne demi-heure au boy pour la décrasser de toutes les toiles d'araignées qui en recouvraient les murs. Afakoudou aurait sans doute préféré, s'il avait eu le choix, s'épargner ces trente minutes d'attente ; il somnolait debout devant l'entrée de la chambre, chaussures à la main droite, tenant de l'autre main la dernière ficelle de son sac, qui pendait également à son épaule.

Pendant ce temps, M. Madidi était parti jeter un œil sur sa mère, qui souffrait depuis dix mois d'un cancer. Elle était condamnée et devait mourir dans les mois à venir, d'après son médecin. Tout le monde le savait dans le quartier ; les choses se passaient comme si l'on se préparait à ce juteux événement. Il y est resté une bonne heure avant de revenir aux nouvelles d'Afakoudou. Il reprit les escaliers et rejoignit la chambre du jeune, dont on entendait les puissants ronflements jusque dans les couloirs. Il pénétra dans la chambre sans faire de bruit, de peur de le réveiller. L'odeur qui y régnait ne semblait guère le déranger. Il traîna une chaise sur laquelle il s'assit un instant. Il était au courant qu'une lettre lui avait été adressée de Kankounoun de la part d'un membre de sa famille. Il tira sur la fermeture éclair du sac du jeune homme, s'empara de la lettre, l'ouvrit immédiatement et se mit

à lire en chantonnant à voix douce à proximité du jeune homme, comme s'il la lisait pour le bercer dans son sommeil. La lettre lui avait été adressée par son grand frère, l'aîné de la famille Madidi. Elle était rédigée à la main et disait ceci :

Kankounoun, le 18 avril 1996

Mon frère,

Il faut que tu viennes le plus tôt possible pour qu'on fasse le sacrifice de la famille. Tu sais, dès l'an dernier je t'ai prévenu des conséquences que peut entraîner ta négligence d'irresponsable. Je ne veux pas être la victime des fétiches, je t'ordonne de commencer dès maintenant les préparatifs. Tout le village n'attend plus que toi ; je suis sûr que les fétiches te maudiront, ta famille et toi, si tu ne te bouges pas. Arrête de négliger nos traditions, fais-le au moins pour le bien de tes enfants ! Je vais te dire une chose, les sages sont fâchés ils disent que tu n'en vaux pas la peine. Même lors de la dernière cérémonie, aucun n'a voulu prier pour toi. J'ai peur pour toi petit frère ; ne t'attire pas le malheur. Viens, viens le plus vite possible, crains la malédiction ! Tu ne prends plus rien au sérieux depuis que tu es devenu richissime... Mais gare à toi, gare à toi si tu ne viens pas avant la colère des anciens !

Afakoudou, il a à peu près 19 ans. Il répond à tous les critères que tu as exigés. Il ne connaît nulle autre personne à Kankounoun que les membres de sa famille et je suis sûr qu'il est vierge.

Nous t'attendons avec impatience mon frère.

*N'oublie pas de m'envoyer un cardan pour ma Mercedes !
Je suis à vélo depuis sept mois maintenant, tu n'en as pas
honte ? Tu as changé, Madidi, mais gare à toi !*

En lisant la lettre, M. Madidi ne donnait pas l'air d'y accorder de l'importance, c'était d'ailleurs pour lui d'une extrême banalité. Il essaya de rouvrir malicieusement le sac d'Afakoudou, cependant ses doigts malhabiles le trahirent dès la première tentative ; le sac lui échappa et tomba au sol. Le bruit étouffé des ustensiles pressés dans le sac réveilla un instant le jeune homme, qui se rendormit subitement dès le second clignement d'yeux. M. Madidi en eut un léger sourire et se pressa de sortir de la chambre, presque sur la pointe des pieds. Il se dirigea vers sa chambre à lui, située elle aussi au dernier étage de la maison, y entra en marche arrière, comme à son habitude. Cette chambre d'une élégance inaccoutumée était ornée de marbres précieux de tous genres. Elle était si immense qu'on aurait pu se demander comment un seul individu pouvait ne pas s'y sentir seul. Au plafond, une vingtaine de lustres en cristal pendaient, donnant à tous les recoins un éclat resplendissant, presque paradisiaque. Le plus impressionnant demeurait les gigantesques armoires en ébène qui cachaient les murs ; elles étaient toutes de fabrication artisanale et d'une imposante robustesse.

M. Madidi ouvrit l'une d'elles et en sortit une multitude de talismans. Il les posa méticuleusement

sur un tapis et alluma autour de lui quelques bougies. Il resta là, recroquevillé sur ses gris-gris pendant une bonne partie de la nuit en répétant à tons variés une sorte d'incantation dans un dialecte étrange. Il disait approximativement ceci :

Nah dein gné kassi lah Nah
Nah oh dein gné kassi lah Nah
Dein wi dogo di so dein
Dein oh wi dogo di so dein.

Un moment arriva où M. Madidi ne maîtrisait ni sa voix ni son corps. Il gesticulait, comme possédé ; ses yeux n'étaient plus que blancs et son corps se rigidifiait à mesure que les secondes s'égrenaient. Un souffle soudain, venu de nulle part, étouffa les flammes. M. Madidi revint à lui, il devait être 02 h 15. Il se laissa aller sur le dos et s'allongea aussitôt. Il en avait le souffle coupé. De son front dégoulaient de fortes sueurs chaudes qui lui rentraient par les narines. Il s'endormit dans les temps qui suivirent...

Certaines fois, ces incantations pouvaient durer la nuit tout entière, si ce n'était de ce souffle qui venait mettre fin à sa transe. D'où pouvait bien émaner ce vent ? Il était si brusque, si froid ! Il fallait inéluctablement que les bougies s'éteignent pour que M. Madidi puisse revenir à lui-même. Les fois où une seule d'entre elles restait allumée malgré ce souffle, il s'effondrait sur place et poussait des gémissements effrayants, telle une bête qu'on égorge. Émanaient de lui différentes voix ; on aurait dit des beuglements de

différentes tonalités. Elles s'alternaient dans un ordre précis et régulier jusqu'au trépas de la dernière bougie. Plus cela durait, plus M. Madidi en souffrait ; ce n'était pas par hasard que sa chambre était perchée au dernier étage de la grande maison. Il avait veillé à la faire insonoriser et s'occupait personnellement de son entretien, afin que nulle autre ne puisse y pénétrer.

Il est important de préciser ici que cette nuit-là ne fut pas de nature singulière pour M. Madidi ; ses transpirations frénétiques, ses gémissements de bête égoïste, ses affaissements brusques n'étaient secrets que pour les autres, ce passage nocturne était pour lui un passage obligé.

II

Il devait être 10 h 00 lorsqu’Afakoudou s’efforça d’écarter ses paupières encore lourdes. Les violents rayons du soleil qui foudroyaient les fenêtres vitrées de sa chambre ne lui avaient guère laissé le choix. À la suite de maints étirements, il eut envie de prendre une douche ; il jeta un œil sur son sac et en sortit un pagne qui allait lui servir de serviette pour sa toilette. Il ne remarqua même pas que le sac avait été déplacé, durant la nuit, du lit au sol.

A ce moment-là, Nene, l’une des belles femmes de ménage de M. Madidi, remontait silencieusement, une énième fois, les marches bruyantes qui menaient à la chambre d’Afakoudou (elle était en effet venue à plusieurs reprises jeter un œil sur le jeune homme pendant qu’il dormait encore). De crainte de le réveiller, elle ne tapa pas – comme les fois précédentes – et poussa légèrement la porte, juste l’espace qu’il lui fallait pour glisser une partie de sa tête. Afakoudou, qui ne l’entendit point arriver, avait décidé de se

dévêtir à ce même moment, en commençant par le haut.

Nene passa sa tête dans la chambre, non sans hésitation, tenant d'une main - la main gauche plus précisément - la poignée de la porte. Ses yeux rencontrèrent hâtivement ceux d'Afakoudou qui, dans une position presque accroupie, retirait son pantalon qui avait déjà passé le genou. La jeune fille se retira illico, poussant instantanément un cri court, comme épouvantée par ce qu'elle venait de voir. Elle se cogna même rudement la tête au passage.

Afakoudou, tout aussi surpris par ce qui venait de se passer, se jeta tardivement sur son pagne. Il entendait les chuchotements de remords de la jeune fille hébétée de l'autre côté de la porte, les deux mains plaquées de chaque côté du visage, les yeux perdus et la bouche légèrement ouverte. « Excusez-moi, Monsieur. » finit-elle par lâcher, la voix troublée. Afakoudou, qui ne lui reprochait rien, attacha son pagne autour de sa taille et se mit de nouveau debout.

« Ce n'est rien Madame, dit-il à la jeune fille. Vous pouvez entrer, c'est bon, je suis couvert.

- Non, ce n'est pas la peine, j'étais juste venue vous informer que le petit déjeuner est servi. Vous comptez vous laver avant ?

- Oui, je m'y apprêtais. D'ailleurs, où puis-je me laver ici ? demanda-t-il.

- Dans la salle de bain, juste derrière vous, lui répondit celle-ci, toujours à voix cassée.

- Hein! ? s'écria Afakoudou comme s'il ne s'attendait pas à cette réponse. On se douche ici, dans les chambres ? se dit-il à mi-voix.

- Je vous apporte l'eau chaude ici, dit la jeune fille en repartant. Votre chambre n'est pas alimentée en eau chaude, je vais vous en apporter dans un récipient.

- Non, non, non ! s'écria de nouveau Afakoudou. Non, laissez ! Je vais le faire moi-même. Je suis un villageois, que Dieu m'en garde ! Je n'oserai jamais vous laisser faire cela. »

Il sortit de la chambre et tenta tout de suite de dévisager la jeune fille, mais l'obscurité des couloirs lui fit front. Il se résigna à la suivre, pieds et torse nus dans cette pénombre et l'air comme fier de son acte. Pendant qu'ils traversaient les couloirs aussi exigus qu'obscurs, la jeune fille, affectée par ce qui venait de se passer, marchait le regard fixe, regardant droit devant elle, et fuyait celui d'Afakoudou qui, malgré tout, bravait le noir.

Une fois dans la cour, tous deux furent frappés par la lueur du jour. Ils se regardèrent. Seule Nene était encore gênée. Afakoudou la contempla avec passion ; il eut un court instant de rêverie avant que l'immensité du domaine de M. Madidi n'attire son attention. La vingtaine d'hommes et de femmes occupés à l'entretien de ce domaine s'arrêtèrent tour à tour de travailler et regardèrent en direction du nouveau venu.

« Hé ! lança le jardinier, coupe-coupe à la main. Bonne arrivée camarade !

- Merci, fit timidement Afakoudou.
- Bonne arrivée !
- Bonne arrivée !
- Bonne arrivée ! »

Tous finirent par lui adresser des formules de politesse. Afakoudou fut très vite débordé et les accueillit avec un sourire forcé et des hochements de tête en guise de merci. À la vérité, il n'attendait que la fin de ces courtoisies pour adresser ne serait-ce qu'un mot à la jeune fille qui s'éloignait. « L'eau se trouve là-bas, dans la grande marmite qui bout. » dit-elle en indiquant une marmite sur des braises de charbon de bois.

Elle se dirigea vers la cuisine pour y retrouver ses deux compagnonnes (avec lesquelles elle formait le « trio de charme ») qui œuvraient pour que soit prêt le dîner avant le retour de M. Madidi, sorti comme à son habitude depuis l'aube.

Tout en vidant dans un récipient le contenu de la marmite, Afakoudou se rappelait le visage de la jeune fille qui venait à peine de s'éclipser. Nene était une d'une beauté angélique. Elle appartenait comme les deux autres cuisinières à l'ethnie Faiboul. D'une vingtaine d'années, elle devait mesurer entre 1 m 70 et 1 m 75, certainement pas plus. Sur son visage culminait un nez gracieux et pointu, mais pas exagéré ; elle avait une fine bouche avec des lèvres charnues très roses et tout le temps pétillantes ; de longs cheveux noirs et des joues fermes, aussi sans exagération ; le tout sur un fond de teint